“UN TALENT FOU”
TÉLÉRAMA

« BURLESQUE, ABSOLUMENT DÉLICIEUX »
LES CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

“DRÔLE ET TENDRE, PHILIPPE KATERINE À SON MEILLEUR”
L’HUMANITÉ ★★★★

“UN RÉCIT-GIGOGNE TRANCHANT ET HILARANT “
LIBÉRATION ★★★★

« UN CHARME FOU »
ELLE ★★★★

« LE FILM TOUCHE AUX VÉRITÉS LES PLUS PROFONDES DE L'AVENTURE HUMAINE »
LES INROCKS ★★★★

« UNE SYMPHONIE DE L’ORDINAIRE »
LE MONDE ★★★★

«D’UNE FRAÎCHEUR VIVIFIANTE»
SUD OUEST ★★★★

L’AVENTURA

« UN SENS DE LA DÉRISION IRRÉSISTIBLE »
TROIS COULEURS

“UNE "AVENTURA" PLEINE DE CHARME”
LE PARISIEN

“L’UNE DES FICTIONS LES PLUS NOVATRICES DU CINÉMA FRANÇAIS”
MARIE CLAIRE ★★★★

“DEUX GAMINS QUI CRÈVENT L’ÉCRAN”
TRIBUNE DU DIMANCHE ★★★★

“RADICAL ET GRAND PUBLIC, UNE AUTOFICTION QUI TEND À L’UNIVERSEL ”
FRANCE INTER

“D'UNE ÉCLATANTE AUDACE VISUELLE ET D'UNE MODERNITÉ NARRATIVE RARE”
MIDI LIBRE

L'Aventura

Sophie Letourneur

Les vacances en Sardaigne d'une famille de bobos parisiens. Une comédie à la construction sophistiquée, par une cinéaste faussement désinvolte.

« Et c'est quand tout à l'heure ? – Hier. – C'est quand hier ? – Demain. » Dans le TGV qui les ramène à Paris, à moins que ce ne soit sous une paillote sarde, le lieu importe tellement peu, Clo-Clo, 11 ans, et son frère Raoul, 3 ans, ont cet échange absurde à propos des *« milliers d'étoiles filantes »* prétendument aperçues la veille. Ou le lendemain, donc. La confusion spatio-temporelle et les délicieux frissons associés sont au cœur du cinéma de Sophie Letourneur qui atteint, avec ce film de vacances à l'oisiveté sophistiquée, une forme d'aboutissement formel et théorique assez vertigineux. Car ne nous y trompons pas, l'apparente désinvolture avec laquelle l'actrice-réalisatrice mène sa petite troupe relève bien de l'horlogerie suisse.

Après avoir envoyé le couple fictionnel de bobos parisiens qu'elle forme avec l'inénarrable Philippe Katerine se ressourcer en amoureux sur les pentes des volcans siciliens dans *Voyages en Italie*, la cinéaste leur offre cette fois un road-trip en Sardaigne, avec enfants et Guide du routard. *« J'ai rien préparé, c'est vraiment l'aventure »*, prétend Sophie en quittant Belleville. Avec un gamin qui aime faire caca sous la table des trattorias, l'aventure, bloquée au stade anal, devient vite désopilante de prosaïsme. Tout le sel de ce film humblement expérimental réside dans le contraste entre l'extrême banalité des situations (se baigner, manger une glace, dormir dans un train ou un ferry) et la complexité inouïe de la narration et du montage.

Les personnages passent leur temps à se raconter ce qu'ils ont fait quelques jours plus tôt en s'enregistrant sur leur téléphone, et la cinéaste prend un malin plaisir à nous le montrer en décalé, ou pas. Les deux péripéties un peu rocambolesques dont il sera question dans les dialogues (une entrée par effraction chez Francesco, leur logeur, et le bal de fin de séjour) resteront invisibles. Le but des vacances ne serait-il pas de se fabriquer des souvenirs pour plus tard ? Le cinéma a l'immense privilège de les conserver à jamais. ▷ *Jérémie Couston*

| France (1h47) | Scénario : S. Letourneur, Laetitia Goffi. Avec S. Letourneur, Philippe Katerine, Bérénice Vernet, Esteban Melero.

LIRE aussi p. 34.

ngée dans
e réjouissante
nfusion
atio-temporelle
ophie Letourneur,
lippe Katerine,
es enfants
rénice Vernet
Esteban Melero).

Télérama 2/3

L'AVENTURA

L'aventure hors des clous

Par Marie Sauvion

Photo Jean-François Robert pour Télérama

Télérama 3/3

L'AVENTURA

PORTRAIT | CINÉMA

Il y a de la joie et de la sueur dans le cinéma expérimental de Sophie Letourneur. À l'image de *L'Aventura*, film en marge réalisé avec un budget dérisoire. Et un talent fou.

Tandis que Scarlett Johansson prend le risque de servir d'apéro aux dinos dans *Jurassic World : Renaissance* (lire p. 57), une autre histoire de dévoration, radicale et mélancolique, s'impose aux cinéphiles cette semaine. *« Maman ? J'ai envie de faire pipi ! » « Maman ? J'ai soif. » « Mamaaaaan, il me tape ! »* L'ADN que trafique Sophie Letourneur, alias « maman », dans *L'Aventura*, n'a rien de préhistorique : c'est celui d'un séjour en Sardaigne, à l'été 2016, avec homme et enfants – soit, à l'écran, Jean-Phi (Philippe Katerine), Claudine (Bérénice Vernet), 11 ans, et Raoul (Esteban Melero), 3 ans. Aussi agité qu'un vélociraptor, le bambin sème ses crottes comme Poucet les cailloux ; sa sœur refuse de partager, tant son Fanta que l'attention des adultes ; et le daron, regard vague, bosse son art de la fuite. À la pizzeria ou à l'heure de la sieste, la bruyante tribu tente d'enregistrer le récit chronologique des vacances *(« Et donc, on arrive en Sardaigne », « C'est le matin, on sait pas où on va », « On parle de où, là ? Chez Francesco ? »)* sur l'iPhone de Sophie, mais le présent fait de la résistance : la vie, sans cesse, boulotte la fiction et bouscule la fabrique des souvenirs.

Que dire à ceux qui ne connaîtraient pas le cinéma de recherche (du temps perdu) de Letourneur ? Que l'autrice de *La Vie au ranch* (2010) et d'*Énorme* (2020) signe une bizarrerie bouleversante, « un trip » au montage virtuose. *« On ne sait pas toujours quand ni où on est, comme dans un film de Christopher Nolan,* plaisante à moitié l'intéressée. *Je pense que la vraie question de* L'Aventura, *c'est la continuité et comment la casser. Une scène se répète trois fois, par exemple, chaque fois avec un statut un peu différent. C'est ludique, une espèce d'enquête, mais sans rien de spécial à découvrir. Sans crime. Des envies de crime, peut-être ! »* Si son titre salue Antonioni (*L'avventura*, 1960), c'est un tube de Stone et Charden (*L'avventura*, 1972) qu'elle reprend avec Katerine, sa *« muse »* géniale, au générique. Letourneur fait sérieusement de l'expérimental qui ne se prend pas au sérieux. *« C'est pas très intello,* acquiesce-t-elle, *ce qui serait même un défaut pour certains : ça reste au ras des pâquerettes, ça parle beaucoup de caca, ça ne les intéresse pas. »* Sous le flot intarissable des dialogues de saison (vendent-ils des glaces Magnum à *« la plage aux boules » ?*) affleure pourtant un fleuve intranquille, une incommunicabilité nourrie par l'épuisement parental et l'ennui conjugal. Deux ans après *Voyages en Italie,* Sophie et Jean-Phi n'ont hélas pas rallumé la flamme – d'ailleurs, le troisième et dernier volet s'appellera *Divorce à l'italienne.*

Sans qu'on se l'explique, la Quinzaine des cinéastes a boudé ce sixième long métrage si singulier, laissant une autre sélection parallèle cannoise, l'Acid (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion), en faire son ouverture et son miel mi-mai. Un joyeux retour aux sources, quinze ans après y avoir présenté *La Vie au ranch* et sa cacophonie estudiantine, mais aussi la preuve qu'il est coton d'exister hors des sentiers battus. Or Sophie Letourneur, née en 1978 à Plaisir (Yvelines) et qui a grandi à Plaisance (Paris 14e), se plaît à chatouiller l'art et l'essai. Formée à l'école Duperré, puis aux Arts-Déco, cette plasticienne travaille toujours de *« la matière »*, tissant ses scénarios, courts ou longs, à partir de documents divers, tantôt le journal intime de sa meilleure amie de 6e (*Manue Bolonaise,* 2005), tantôt des enregistrements sonores montés par ses soins, puis rejoués, au souffle près, par ses interprètes… *« Je n'ai aucun souvenir avant mes 9 ans, et je pense que ce point d'interrogation n'est pas sans lien avec mon obsession de reconstituer les choses, de garder des traces. Mais chaque film témoigne d'une recherche : dans* La Vie au ranch, *c'était la symphonie du groupe et les zooms sonores ; dans* Le Marin masqué, *le son abstrait et les bruitages de dessin animé… Ce que j'aime, c'est aller au bout d'une forme. »*

Celle de *L'Aventura* pousse le bouchon jusqu'à réduire les attendus narratifs (intrigue et péripéties) à peau de chagrin. *« Il ne faut pas faire le film,* s'alarme Jean-Phi à la fin, *il se passe rien. » « Il se passe tout »,* lui objecte Sophie, à raison, même si force est d'admettre que le réel, cruel, penche du côté du mari : avec ce script touffu et, de son propre aveu, *« illisible »,* le financement s'est révélé douloureux. Coproduit par Letourneur, avec sa société Tourne Films, et l'Atelier de production, *L'Aventura* a coûté à la louche 300 000 euros, une bagatelle, et laissé l'actrice-réalisatrice sur les rotules au terme de neuf mois de montage. *« On n'a eu ni le CNC ni Arte. Deux mois avant le tournage, on m'a conseillé de reporter d'un an, mais j'avais fini ma prépa, j'avais le casting, l'équipe… Faute de moyens, il faut une équipe ultra performante, ultra investie, qu'on connaît bien, qui va vite. On a cherché de l'argent partout. Quand on fait les choses hors système, c'est dur d'y revenir. Les gens se disent "Elle y arrive toujours", mais à quel prix ? »* À cinq minutes d'intervalle, cette admiratrice de Chantal Akerman, Éric Rohmer, Hong Sang-soo et Gus Van Sant se voit quitter le circuit façon Alain Cavalier, puis se réjouit d'écrire actuellement *« un film d'action féministe »* pour StudioCanal, *Badass,* qui impliquera un budget normal, *« une brochette d'actrices connues »* et, mine de rien, d'apprendre à déléguer : *« Sur un gros film, si tu lâches pas, tu meurs ! »*

Énorme, étrange chronique d'une grossesse forcée portée par Marina Foïs et Jonathan Cohen, reste son long métrage le plus richement doté (6 millions d'euros), sa pire bagarre *(« J'ai monté ma boîte après, en réaction »)* et son modeste mais meilleur box-office à ce jour : 133 000 spectateurs en pleine crise Covid, quand *Voyages en Italie* a rallié 38 000 curieux. *« C'est mathématique,* explique Letourneur, *on ne peut pas faire beaucoup d'entrées si on n'a pas beaucoup de salles… »* À la tête d'Arizona Distribution, qui sort *L'Aventura* sur un peu moins de cent copies, Bénédicte Thomas confirme : *« J'ai le sentiment que son travail n'est pas reconnu comme il le devrait, et je me rends compte, les mains dans le cambouis, qu'il y a un vrai blocage, une résistance de certains exploitants. »* À se demander s'il n'y aurait pas un vieux fond misogyne là-dessous, sachant que ses tranches de vie domestique, ordinaire, organique, rouvrent le débat sur ce qui serait digne d'être filmé ou pas. Alors, pour ou contre un film de fèces qui met la larme à l'œil ? Pour, sans hésitation ●

À VOIR

L'Aventura, de Sophie Letourneur. En salles.

LIRE p. 55.

Le Monde ★★★★

L'AVENTURA

Les petits riens vus par Sophie Letourneur

Avec « L'Aventura », la réalisatrice mêle comédie douce-amère et chronique du quotidien

Sophie Letourneur (Sophie), dans son film « L'Aventura ». ARIZONA FILMS

RENCONTRE

Six longs-métrages, presque autant de courts et de moyens, et, rien à faire, Sophie Letourneur, 47 ans, reste un cas à part dans le cinéma français. Cela fait pourtant vingt ans que la réalisatrice fraie avec des territoires plutôt populaires, entre comédie douce-amère et chronique du quotidien. Mais, dans un paysage saturé de comédie de mœurs, elle se vit plutôt en anthropologue des petits faits vrais, adepte de formes bricolées qui résistent à la performance narrative.

Ces faits, elle est allée les puiser à portée de main : colonies de vacances (*Roc & Canyon*, 2007), tribus de fêtards parisiens (*La Vie au ranch*, 2010), usages festivaliers (*Les Coquillettes*, 2013) ou situation de grossesse (*Enorme*, 2020). Avec *L'Aventura*, second volet du triptyque vacancier entamé en 2023 avec *Voyages en Italie*, elle poursuit sa cartographie du tourisme ordinaire pour inventer de nouveaux rapports entre réel et fiction.

Obstinée, la réalisatrice l'est bel et bien, puisque quand on la retrouve sur la terrasse ensoleillée d'un café parisien, à dix jours de la sortie de *L'Aventura*, elle court encore de salle en labo, et n'en a pas fini avec les finitions. Tout a commencé lors d'un vrai voyage en amoureux, avec son compagnon de l'époque (le monteur Jean-Christophe Hym), *« à une période où tous les couples autour de nous semblaient vivre la même chose, comme en miroir*, se remémore-t-elle. *J'ai commencé à prendre des notes, sans trop savoir ce que ça allait devenir. Et puis en enregistrant des souvenirs à deux, qui divergeaient, j'ai compris que cette matière allait faire partie du film. »*

Entre vécu et reconstitution

Après la Sicile de *Voyages en Italie*, Letourneur reprend le duo formé à l'écran avec Philippe Katerine, dit « Jean-Phi » : un couple de Parisiens bohèmes lancés dans de nouvelles vacances dysfonctionnelles, cette fois en Sardaigne. Le flegme erratique du binôme se confronte ici au tourbillon strident de deux enfants – l'aînée Claudine (Bérénice Vernet) et le bambin Raoul (Esteban Melero).

« Pour L'Aventura, *je suis partie de huit ou neuf enregistrements audio, de purs moments de vacances, certains très longs*, poursuit-elle. *J'ai d'abord tout retranscrit, puis remonté, réécrit, recomposé. J'aime bien passer de l'écoute à l'écrit : les mots bougent quand on les lit. Mais c'est un travail d'écriture à part entière. A la fin, dans le film, il ne reste parfois que trois minutes, ultratravaillées. »* A partir de cette matière première, Sophie Letourneur compose une bande sonore, diffusée aux comédiens par oreillette pendant le tournage. La parole est ici primordiale, ressaisie dans tous ses accidents et hésitations : *« J'adore écouter les gens parler*, avoue-t-elle. *Il y a mille choses qui se passent dans une voix, dans un mot, dans un silence. »*

A soulever le capot de la comédie estivale, on découvre une procédure complexe : un jeu d'allers-retours entre vécu et reconstitution, sans passer par le formatage du scénario. Un mot ne trompe pas, qui revient régulièrement dans les propos de Sophie Letourneur : celui de *« dispositif »*. Ce en quoi elle récuse le terme d'autofiction souvent appliqué à son cinéma : *« Parce que les préjugés sur les femmes cinéastes ont la peau dure, on classe mes films dans l'ordre du spontané capté sur le vif, de l'intime à ciel ouvert, alors qu'il y a, derrière, un vrai travail de fabrication. »*

Au cœur de ce nouveau dispositif, il y a Raoul, poupon de 3 ans babillard et hyperactif, l'enjeu étant d'embarquer un tel bambin dans le processus de mise en scène. *« On ne peut pas diriger un enfant de cet âge*, explique la cinéaste. *Sa mère, sur le tournage, était habillée comme moi – même vêtements, même ongles, même perruque – pour qu'on puisse alterner les prises. Il y avait sa famille à côté, qui vivait le même road-trip que celle du film, en double. On recréait des situations réelles, les mêmes que dans leurs vraies vacances. Et souvent, il disait naturellement les dialogues du film, sans qu'on lui demande. »* Deux familles, l'une réelle, l'autre fictionnelle, avancent en parallèle sous le soleil sarde – un dispositif de tournage pour le moins insolite.

> **« J'adore écouter les gens parler. Il y a mille choses qui se passent dans une voix, dans un mot, dans un silence »**
> SOPHIE LETOURNEUR

Entre vacances réelles et vacances rejouées, tout se dédouble, tout se reflète. On se demande ce que Letourneur est allée chercher dans cet effet de boucle. *« Ce qu'on vit, ce qu'on enregistre, ce qu'on réécoute… ça se confond*, développe-t-elle. *Et puis ce qu'on capte en 2016, on le monte en 2023. Entre-temps, les enfants ont changé, moi aussi. Ce que je filme, c'est ce sentiment de glissement. Et c'est très lié à la mort, en fait. Cette sensation que tout va trop vite. J'ai toujours cette angoisse du temps qui file, ce besoin de le retenir autrement. »*

Un fond de mélancolie irrigue ces déambulations familiales chaotiques. *« Tous les films parlent un peu de ça, de la séparation.* L'Aventura, *c'est aussi un film sur la fin de quelque chose. Le petit quitte la petite enfance, la grande entre dans l'adolescence, et les parents, eux, sont à la croisée. C'est le moment où l'on sort des couches, au sens propre comme au figuré. »*

Rien d'éthéré dans le style de Letourneur. Ce qui l'intéresse dans le « ressouvenir », ce sont les impressions physiques, immédiates. *« L'Aventura, c'est un film sur les peaux*, affirme la cinéaste. *La chaleur, la sueur, les plis des sièges de voiture, les bains de mer, les odeurs. Le lien familial passe beaucoup par le corps. Cette communion physique pendant les vacances, ça me touche énormément. »*

Filmer le vécu, c'est restituer sa matière la plus concrète, sans filtre. *« Ce qui peut sembler trivial (la crème solaire, un enfant qui veut une glace, le fait de transpirer dans une voiture), pour moi, c'est central*, plaide la réalisatrice. *Mettre de la crème solaire à un enfant, c'est une bataille. Quand Claudine dit "je le fais moi-même", c'est un événement. Ce sont des moments minuscules, mais de grandes bascules existentielles. »* Le souvenir comme l'image ne s'impriment jamais que de ces petits détails organiques qui tachent et éclaboussent. ■

MATHIEU MACHERET

Grandeurs et misères de vacances en famille lors d'un road-trip en Sardaigne

L'AVENTURA

●●●●○

ENTRE « L'AVVENTURA » (1960), de Michelangelo Antonioni, et le film de Sophie Letourneur, une lettre fait toute la différence. Dans la chute du V se joue le passage de l'Italie éternelle des chefs-d'œuvre à celle traversée par des touristes lambda, en se focalisant sur les petits tracas et le tintouin qui vont avec. Soit un net processus de désublimation, auquel la réalisatrice soumet le motif du voyage. En 2023, *Voyages en Italie* suivait les déambulations en Sicile de Sophie et « Jean-Phi », interprétés par la réalisatrice en binôme avec le chanteur Philippe Katerine, couple d'énergumènes parisiens fuyant le train-train quotidien pour le retrouver de plus belle, mais ailleurs.

L'Aventura prend les mêmes et recommence, cette fois en Sardaigne et en famille, ce qui n'est pas la même chose. A l'arrière de la voiture de location, on trouve donc Claudine (Bérénice Vernet), 11 ans, une ado à la langue bien pendue, qui se prête de bonne grâce à la marotte maternelle, à savoir refaire tous les soirs le match des vacances en s'enregistrant sur dictaphone. A ses côtés se trouve Raoul (Esteban Melero), son demi-frère de 3 ans, véritable tornade piaillante, qui demande une attention constante.

Chaos organisé

Au fil d'un road-trip hasardeux, le groupe passe de maisons louées en restaurants, de plages en paillotes, tel un attelage de ludions empêtrés les uns dans les autres, toujours prêts à se prendre le chou. Les vacances en famille se présentent ainsi comme une suite de problèmes et de questions sans réponses. Tu as bien fermé la voiture à clé ? Et où j'ai mis le portefeuille ? On prend une glace ou un café ? Tu surveilles le petit pendant que je vais me baigner ?

D'un volet à l'autre, le polyptyque vacancier de Sophie Letourneur s'est à la fois précisé et raffermi. *L'Aventura* prend beaucoup plus à bras-le-corps le dispositif des comptes rendus à chaud et en famille, où l'on ressaisit ce qui s'est passé, même si l'on tombe rarement d'accord. Tout ce qui est vécu est aussi raconté, et l'on ne sait plus très bien ce qui relève de l'avant et de l'après, du présent ou du souvenir, au fil de saynètes qui s'enchaînent dans le désordre. Le film s'installe ainsi dans une drôle de temporalité maniaque, où tout se répète et se rejoue. Ce faisant, Letourneur met en abîme la fabrication du film, tiré d'enregistrements de vacances retranscrits au mot près. Mais cela renvoie aussi au chaos de la famille, cellule maniaque dont le propre est de dysfonctionner. Ce chaos organisé est aussi celui de la parole, formidable partition d'interjections, de bégaiements, de sursauts et de craquages, qui capte vraiment quelque chose du babil contemporain.

La force du film est de faire sentir ce désordre à la fois comme loi du groupe et comme détresse de chacun. Fatigue accumulée de la mère, dérobades répétées du père, jalousies de l'aînée, embrasements du petit, tous se distendent d'être si proches. Paradoxalement, le voyage renforce le sentiment d'enfermement familial, ce que la mise en scène traduit par des plans serrés sur les visages, ainsi qu'une fixation sur les détails les plus triviaux (la glace qui coule, les vêtements qui collent, les maillots trop serrés, les odeurs et les matières), qui forment une symphonie de l'ordinaire, soutenue par un *Prélude* de Bach aux accents enfantins.

De cette poésie de l'hyperconcret, du réel bête et attachant, la famille ressort dépeinte comme une entité intestine : à la mère constipée répond un bambin qui ne se retient pas de faire caca aux endroits les plus incongrus. Manger, déféquer, dormir, parler : il n'est question que de ce qui y entre ou en sort. Au cinéma, l'insignifiant n'est jamais une matière neutre. Avec *L'Aventura*, Sophie Letourneur en fait le grand carburant de la petite aventure humaine. ■

MA. MT

Film français de et avec Sophie Letourneur. Avec Philippe Katerine, Sophie Letourneur (1 h 47).

★★★★

Libération

L'AVENTURA

1/2

«L'Aventura»

La déroute des vacances

Entre autofiction et narration obsessionnelle, la cinéaste Sophie Letourneur filme le road-trip chaotique d'une famille prise dans le flux nerveux du tourisme de masse en Sardaigne.

Par **DIDIER PÉRON**

N'attendez pas des vacances qu'elles vous reposent. La société des loisirs est un générateur de stress. Dès lors que le temps libre est devenu à son tour un marché lucratif (merci les congés payés) qui s'est lui-même naturellement étendu en vue de sa rentabilité maximum, chacun s'est retrouvé devant l'impératif social, encore amplifié par les réseaux sociaux, d'en «profiter» un maximum, la perspective de ne rien faire du tout étant en réalité étroitement liée à une organisation plus ou moins panique (choix d'une destination, achats de billets de transport, location de logements, hôtels ou camping, activités à prévoir sur place et potentiellement à réserver car c'est vite «full» ou «completo»…) et à l'affichage d'un taux satisfaction client sur Tripadvisor couvrant un spectre émotionnel allant de «fantastique» à «atroce».

C'est sur ce fond de sauce que Sophie Letourneur a choisi d'accommoder les restes d'une dolce vita au bout du rouleau. On avait laissé le couple Sophie (la réalisatrice elle-même) et Jean-Phi (l'impayable Philippe Katerine) à leur liste de souvenirs d'un trip en Sicile dans *Voyage en Italie*, sorti en 2023 (le film est disponible gratos sur la plateforme d'Arte jusqu'à début août).

VIDE BALNÉAIRE

L'Aventura les remet dans le circuit pour de nouvelles aventures, mais cette fois en Sardaigne et en compagnie des enfants, Claudine, 12 ans, une pré-ado ayant adopté la posture «j'observe, je juge, je boude» comme méthode de survie, et Esteban, 3 ans, diabolique choupinet, champion de la défécation intempestive dont il va s'employer en deux hurlements et caprices à tartiner ces beaux jours en famille. D'entrée de jeu, avant même le départ, la configuration saturée du coffre de la voiture témoigne d'un chaos complet dont Sophie – des poches sous les yeux, les cheveux en vrac – et Jean-Phi – visiblement déphasé et en dep – s'accusent mutuellement et ce n'est que le premier acte d'un road-trip où le couple, sans avoir besoin de se le dire, va assister d'une étape à l'autre à la liquidation de leur amour.

Tout à la fois drôle et triste selon une météorologie des sentiments où tout constamment se mélange dans l'exacerbation bleue du vide balnéaire, on regarde parents et enfants divaguer d'être toujours ensemble et si peu accordés. Les conversations dans les restaurants, à la plage, dans les chambres à l'heure de la sieste ressemblent à des piles d'assiettes sales qui menacent de s'écrouler dans un évier.

Le parcours sur les côtes sardes qui sur la carte paraissait facile à suivre devient une tribulation hagarde où à la peur de voir la voiture perdre son embrayage succède la crainte que le loueur du Airbnb soit un mafieux cherchant à les dévaliser. Souvent il n'y a pas de réseau, alors on ne sait pas si c'est ok pour la réservation suivante ou non. Faut checker les horaires des ferrys pour aller à côté sur la petite île sympa, pas trop fréquentée même en haute saison, l'esprit saute

Parents et enfants divaguent d'être toujours ensemble et si peu accordés.
ARIZONA DISTRIBUTION

CULTURE/

d'un lieu à un autre en escomptant qu'il soit plus beau, plus en accord avec on ne sait quel idéal d'un Eden flou que chacun porte en soi.

GRAISSE DE CHIPS

L'Aventura radicalise le geste du *Voyage en Italie*, accentue les stridences, les disjonctions entre lumière et paysages d'une Méditerranée de carte postale et industrie du tourisme de masse avec ses magasins de pacotilles, ses glaciers aux parfums de synthèse, ses aires de jeux en plastique coloré. Chaque scène, chaque instant paraît le récit d'une épiphanie raturée comme un dessin d'enfants où le soleil serait figuré par un trou et les gens par un barbouillage de crayons de couleurs et de graisse de chips. Le film relève aussi bien de la BD façon Claire Bretécher, croquis bien mordants d'une certaine norme contemporaine où l'on sursaute de se reconnaître, que d'un dispositif d'autofiction expérimentale. Pendant toute *l'Aventura*, les personnages cherchent à raconter d'un jour l'autre ce qu'ils ont fait et vu en s'enregistrant sur le dictaphone du mobile du Claudine. La cinéaste réutilise les propres enregistrements qu'elle avait sauvegardés de vacances en famille en 2016.

Le ton de vraies-fausses improvisations ou de roue libre entravée qu'elle invente construit par les effets de redites, de boucles narratives obsessionnelles – au risque de l'horripilant, un affect injustement délaissé en fiction et pourtant on ne peut plus pratiqué au quotidien, non ? – un même espace de fascination et de crise que l'on peut trouver par exemple dans le sublime *Glose* du romancier argentin Juan José Saer où, parmi de nombreuses phrases mémorables, on peut lire à propos de ses personnages frappés eux aussi dans leurs pérégrinations sans fin, où il n'est plus possible de savoir s'ils avancent ou font du surplace, du sentiment de *«ne pas tout à fait appartenir à ce monde ni à aucun autre d'ailleurs»*, nimbés qu'ils sont de la sourde culpabilité d'être *«la tache, l'erreur, l'asymétrie qui, par sa seule présence dérisoire, perturbe l'extériorité radieuse de l'univers»*.

Tant et si bien que le linge sale en famille, le caca d'enfant en plein piquenique, les coups de soleil et les larmes du ras-le-bol au petit déj et les baignades amniotiques dans l'eau à 30 °C forment ici une constellation médusante où l'on se perd de tout reconnaître, où il n'est plus possible de différencier le médiocre du grandiose, comme si la chronique dans ses méandres ensablés débouchait soudain sur quelque révélation cosmique. ◆

L'AVENTURA de SOPHIE LETOURNEUR avec Philippe Katerine, Sophie Letourneur, Bérénice Vernet… 1 h 40.

«On n'est pas dans son état normal en famille»

Pour sa fiction hybride et mordante, Sophie Letourneur a puisé dans des enregistrements de sa vie pour écrire, diriger et mixer le second volet de sa trilogie sur le couple.

Dans *l'Aventura*, qui succède à *Voyages en Italie* (2023) comme second volet d'une trilogie en cours sur le couple, la cinéaste Sophie Letourneur remet en scène un moment de sa vie, des vacances en famille en Sardaigne, pour en inventer la fiction hybride, entre reconstitution obsessionnelle, sculpture sonore et peinture par touches. Le récit-gigogne qui en découle est aussi bordélique que tranchant, hilarant que mélancolique. Toute une aventure, à commencer par celle de sa fabrication.

Vous avez écrit le film à partir d'enregistrements audio de votre vie, qui sont remis en scène. Pouvez-vous raconter cette méthode, ses étapes ?

C'est un peu une usine à gaz. Comme dans *Voyages en Italie*, les personnages sont mes deux enfants, moi et le père de mon fils. Au départ, il y a des enregistrements faits par ma fille, Claudine, en août 2016, où on se raconte nos vacances au fur et à mesure des événements. Elle avait 9 ans, je pense qu'elle a eu cette idée parce qu'elle m'entendait travailler sur les enregistrements pour préparer *Voyages en Italie*. C'est donc venu d'elle, même si beaucoup de mes films partent d'enregistrements, voire les intègrent carrément. Je les fais au départ pour me souvenir des histoires, mais ils finissent par prendre la place, par gagner. A chaque fois, ça me rattrape un peu, parce que le document est toujours plus fort que le récit.

Mais ce document est ensuite très transformé et rejoué ?

On ne l'entend pas tel quel dans le film, mais à la fin, le résultat est très proche. Pour écrire, je fais un montage de ces enregistrements, en changeant un peu le rythme ou la place des choses. Ils sont la bande-son du tournage, qu'on a dans les oreilles pendant qu'on joue. On a tous des oreillettes, moi, Philippe Katerine qui joue Jean-Phi et Bérénice Vernet qui joue Claudine. Sauf le petit qui joue mon fils Raoul bien sûr, qui souvent n'était même pas là. On tournait des plans avec lui séparément, puis on faisait comme si on lui répondait. Tout ça en entendant gueuler le vrai Raoul, celui des enregistrements de 2016, dans nos oreilles.

Philippe Katerine reprend son rôle de Jean-Phi, comment l'avez-vous envisagé avec lui ?

Philippe avait déjà créé cette rencontre bizarre avec la voix du père de mon fils sur le film d'avant. Il ne veut pas avoir connaissance des textes avant de tourner, il découvre la bande-son en direct, ça le met dans un état de lâcher-prise total, presque d'hypnose. Etre téléguidé à ce point, possédé, lui fait donner des choses de lui qu'il n'aurait peut-être pas données. Et ça donne une étrangeté au personnage, ça l'isole. Comme Philippe Katerine est un poète, il a une façon de répéter les mots pas exactement à l'identique, mais en englobant tous ces sens cachés et ces échos que je décèle en les écoutant cent fois pour les monter, sans que j'aie besoin de lui expliquer. Il ouvre les mots, il met en valeur toutes les subtilités.

Le fait que vous jouiez dans le film, et ce côté ventriloque de l'oreillette, n'est pas de la direction d'acteurs traditionnelle. Qu'est-ce que ça produit ?

Etre dans le plan, jouer avec eux, pour moi, c'est de la mise en scène. C'est presque plus de contrôle, avec la conscience du cadre que j'ai de l'intérieur, les intonations que je donne à une phrase et qui influent sur les trois autres.

Votre personnage de mère doit s'occuper de tout le monde et résister à ce qu'on l'envahisse. La forme du film aussi est entre la concentration et l'excès, ce qui déborde.

Il y a un trop-plein permanent. Je voulais que le film soit un trip, parce qu'il parle des affects et de la famille. On n'est pas dans son état normal quand on est avec sa famille. Pour pouvoir raconter ce que je veux raconter, il y a la nécessité qu'il y ait beaucoup de matière, qu'on ne puisse pas tout écouter, que tout ne soit pas considéré comme des dialogues narratifs et que par moments il y ait du sens qui se condense, se précipite. Ça demande une confiance dans ce qui va être reçu, qui n'est pas quelque chose d'articulé. C'est de la matière de phrases, de bruits, dont l'accumulation fait que ça devient organique, que ça prend forme. Un peu comme une sculpture, peut-être. Il y a besoin de cette densité. J'ai essayé de mixer le son du film dans ce sens-là. D'habitude, si on a plusieurs sources sonores, celle du son de la perche et celles des micros HF sur les acteurs, on rephase les pistes entre elles, sinon c'est déphasé, on a un léger écho. Comme j'ai monté le film pendant neuf mois avec un mix grossier où les sons étaient déphasés, je m'étais habituée à ce manque de précision. Une fois rephasé, c'était horrible, tous les dialogues étaient «devant» comme s'ils étaient tous importants, ça n'allait pas. On a donc tout re-déphasé ! Il faut ce bruit incessant, épuisant, qui ne veut rien dire, pour qu'il y ait de la vie. La fatigue est un des grands thèmes du film.

Ce que vous cherchez, c'est à retrouver ce moment de 2016, parce que tout y serait, contenu dans cette capsule de temps, ou bien c'est le point de départ d'autre chose ?

C'est ce moment et c'en est plein d'autres. Reconstituer ce moment qui a eu lieu huit ans plus tôt, alors qu'il s'est passé tant de choses depuis, ça le charge de ce que j'ai compris et vécu derrière. Pourquoi faire une trilogie sur cette histoire, faire de ce personnage de Jean-Phi cette espèce de muse ? Peut-être pour continuer à passer du temps avec lui. Ce sont des films sur la séparation, et qui sont peut-être une façon de ne pas me séparer. Mais il y a un plaisir formel à la reconstitution qui me fait dire que ça pourrait ne pas être ma vie. Avoir vécu l'histoire me fournit le matos nécessaire. Mais si demain je trouvais un téléphone dans la rue avec les SMS et les enregistrements de quelqu'un, ça m'intéresserait autant. Je suis fascinée par le temps qui passe, la trace qu'on en garde, qu'on peut voir et revoir. Ça me désangoisse un peu, et j'ai envie de partager ce soulagement, ce bout de prise qu'on peut avoir sur ce qui nous échappe. Après tout, c'est un film sur l'été…

Recueilli par **LUC CHESSEL**

Sophie Letourneur à Cannes, en mai. PHOTO MARIE ROUGE

L'AVENTURA de Sophie Letourneur

Après la Sicile dans *Voyages en Italie*, Sophie Letourneur rempile en Sardaigne pour de nouvelles vacances façon *dolce vita* chaotique. Harassant mais jouissif.

"Ça y est, ça enregistre", annonce la jeune Claudine en appuyant sur le dictaphone d'un téléphone portable pour lancer le nouveau film de Sophie Letourneur. Mais qu'est-ce qui s'enregistre au juste ? Installé·es à la table d'un restaurant sarde, Sophie (Sophie Letourneur), Jean-Phi (Philippe Katerine) et leurs enfants, Claudine et Raoul, retracent les différents épisodes de leur traversée de l'île italienne.

Ce dispositif n'est pas nouveau et rejoue un des grands principes du précédent long de Sophie Letourneur, *Voyages en Italie* (2023), dans lequel le couple, de retour à Paris, tentait de se remémorer chaque événement de leur périple en amoureux, déployant un flashback au cours duquel les spectateur·rices pouvaient visiter, à leur tour, leurs vacances. À ce chassé-croisé narratif, qui faisait correspondre passé et présent dans un espace parfaitement délimité, ce second épisode substitue une narration en spirale, confuse, sans réelle bordure, où temporalités, actions vécues et commentaires exprimés a posteriori s'entremêlent.

Parce que chez Letourneur, on ne joue pas, on enregistre : son cinéma ne fait rien comme les autres et insiste avec insolence et obstination jusqu'à l'épuisement des sens. Délaissant la stratégie de séduction du road movie transalpin précédent, le film fait de son album de vacances en terre sarde un décorticage, tendre et cruel, des comportements humains et du geste consumériste contenu dans les vacances. *L'Aventura* se digère mal. C'est un morceau de cinéma conçu pour être trop gros, difficile à avaler. La cinéaste organise une mise en scène qui repose sur un principe de débordement généralisé : de la parole, des corps, des affaires dans le coffre de la voiture jusqu'à la matière fécale de Raoul pouvant gicler de partout (même devant le plus pur des couchers de soleil).

Au gré des scènes, la famille s'interroge : plutôt Calippo ou Magnum ? Mojito de la Bobba ou de la Punta Nera ? J'ai pris une margherita ou une calzone ? Ces questionnements deviennent le cœur du récit. Une matérialité à laquelle on se rattache, car, au fond, personnages comme nous spectateur·rices, tout nous dépasse.

On reste hébété·e, le corps engourdi comme après une longue exposition au soleil. Le film trouve dans ses répétitions inlassables et harassantes, dans ses conversations qui se croisent, se superposent, ses sons qui s'entrechoquent un écho inévitable à la sidération du cinéma d'Abdellatif Kechiche, une façon prodigieuse d'organiser le chaos en tableau impressionniste.

Mais si la caméra de Kechiche est gardienne du présent absolu, la temporalité de *L'Aventura* est plus abstraite. *"C'est quand hier ?" "Demain"*, répond l'enfant Raoul. Comme essoré à son tour par la chronologie nébuleuse du film, son jeune héros dit tout de la confusion du temps, de sa perte totale de repères. Puisque hier, c'est demain, le temps et sa logique n'ont plus d'importance, seule demeure l'expérience des sens. *"Aime la vie plus que sa logique, comme ça tu vas en comprendre le sens"*, lit Sophie sur l'emballage d'une friandise. *L'Aventura* est à l'image de cet aphorisme : en brassant de l'air, il touche aux vérités les plus profondes de l'aventure humaine.

Ludovic Béot

L'Aventura de et avec **Sophie Letourneur**, avec **Philippe Katerine** (Fra., 2025, 1 h 40). Sortie le 2 juillet.

CAHIERS DU CINEMA 1/2

★★★★ L'AVENTURA

L'Aventura de Sophie Letourneur

Le caca de bébé

par Mathilde Grasset

Sans doute n'a-t-il jamais existé d'œuvre imaginée à plusieurs qui ne soit passée par un même moment de piétinement, de distraction, d'agacement, et par une même question lasse : « *Bon, on peut continuer ou pas ?* » Dans *L'Aventura*, c'est Claudine (Bérénice Vernet) qui la pose, pré-adolescente exaspérée par son petit frère Raoul (Esteban Melero) et ses parents Sophie et Jean-Phi (la réalisatrice elle-même et Philippe Katerine), le couple du précédent film de Sophie Letourneur. *Voyages en Italie* ne prenait un tour réflexif que dans sa dernière séquence : parallèlement aux images des derniers jours de leur voyage en Sicile, les deux personnages les racontaient en s'enregistrant, dans leur lit à Paris, pour préparer un film. Cette fois-ci, la mise en récit collective est dès le départ plus structurante. Écrit à nouveau à partir de véritables dialogues familiaux, *L'Aventura* s'organise autour de longues séances d'enregistrement auxquelles s'adonnent ensemble, dans la fiction, parents et enfants. Par cette imbrication vertigineuse, les personnages, en dépit de leurs impatiences manifestes, ne semblent jamais se désister ni du projet familial (raconter et commenter in situ les vacances en Sardaigne pour aider la mère à écrire un scénario), ni du film déjà en train d'advenir, celui que le spectateur regarde, suspendu à leur compte-rendu sans cesse interrompu, comme s'ils le façonnaient de l'intérieur. On peut continuer ou pas ? L'émotion première vient de ce retour au moment le plus laborieux et confus de la création, aux premiers instants de la fiction, qui sont en même temps, pour les protagonistes, ceux du souvenir partagé. C'est dans le fond tout simple, mais il fallait cette méthode de travail (l'écriture à partir d'échanges enregistrés) et sa mise en abyme pour que la famille s'offre comme un point de départ, à la fois de l'expérience et de l'inspiration.

Si *Voyages en Italie* pouvait évoquer, par son prosaïsme souverain, par les tâtonnements et les ratages ordinaires du couple qui faisaient sa substance, la frontalité d'*Anatomie d'un rapport* de Luc Moullet et Antonietta Pizzorno (1976), *L'Aventura* confirme que Letourneur ne vise pas la chronique d'une époque ou la déconstruction laborantine des rapports familiaux. N'est ici gardé des vacances que ce qui en borde les supposés temps forts : le choix du restaurant, du menu, de l'hôtel, du programme, la sieste plutôt que les grandes découvertes, rencontres ou retrouvailles. Pourtant, la trame des moments creux, des sautes d'humeur, des absentements soudains des parents, des saillies à la fois brusques et anodines des enfants dont le film se compose,

★★★★ L'AVENTURA

est étonnamment dense, solide, et politique. Non seulement parce que la vie en commun ne cesse de s'organiser et de résister à tous les désaccords, comme un soubassement sûr, mais surtout parce que la famille en question, brute et belle, est une famille « moyenne », pas spécialement riche, qui n'est pas rêvée, lissée par des drames de scénario ou constituée autour de schémas tout tracés.

Fondé sur la difficulté à s'aligner, le comique de couple de *Voyages en Italie* s'altère sans disparaître, enfante lui-même un comique familial, irréductible à chacun des personnages : un burlesque diffusément passé du côté du banal, fait non de distraction mais d'un trop-plein de sollicitations. L'hésitation est encore un principe de vie et de cinéma – un hôte italien regrette que plus personne ne soit capable de se laisser aller aux envies du moment – mais l'encombrement la surpasse, l'exaspère, et en expose la force de renouvellement. C'est autant physique que mental, visuel que sonore. Le coffre de la voiture est plein à craquer, les corps se grimpent dessus, Raoul marche sur son propre étron, Sophie est constipée, il faut traîner les valises sur la plage, les répliques se superposent jusqu'à ce que l'une d'elles saille, incongrue et drôle ; des plans se répètent, le film autant que les moments vécus et racontés quelques heures plus tard font retour sur eux-mêmes, le présent du récit et les scènes passées s'entremêlent. Montage et mixage s'emballent au service d'événements insignifiants et rivaux, d'un chaos quotidien qui ne se poétise jamais.

La beauté de *L'Aventura* tient finalement au sens du contrepied et du contre-champ de Letourneur. La pleine occupation par la famille de l'espace visuel et sonore est équilibrée par de nombreux plans plus serrés qui isolent du cafouillis général des mini-pieds d'enfants, des mines, des fesses à peine recouvertes par des shorts et des bikinis trop petits. Ces touches octroient un peu de solitude à chacun et distillent au cœur de la confusion une attention acérée, un regard qui ne démissionne jamais de sa tendresse et de sa rigueur. « *Il ne se passe rien et il se passe tout* », énonce la réalisatrice à l'intérieur même de son film. On devine par ailleurs que les gros plans sur Raoul, trop petit pour jouer entièrement la comédie, ont été empruntés à ses réactions spontanées indépendamment des situations narratives, et que les parents hors champ à qui il répond ne sont pas toujours ceux que la fiction lui prête : l'enfant porte en lui, à même le film, l'horizon de sa propre famille, et avec elle de toutes les autres. Celle de la réalisatrice, qui ne plaçait dans *Énorme* qu'une coupe de montage entre la fiction et le documentaire, se substitue juste avant le générique aux quatre personnages. Les enregistrements sonores au fondement du scénario sont complétés in extremis, presque comme un simple clin d'œil, par des plans de films de famille réels que l'on devine de deux époques différentes. Les dialogues retranscrits, m' en partage, cèdent ainsi discrètement la place aux corps, aux endroits, aux instants d'où ils proviennent. L'archive familiale atteint alors le noyau le plus simple, le plus évident du cinéma (avant son excrétio il y avait, en plus bourgeois, *Le Repas de bébé* de Louis Lumière) ; mais autrement originale, ouverte à la trituration, ne se nimbant de mélancolie qu'aux derniers instants du film, elle devient surtout la matière première de sa réinvention, machine fringante à micro-histoires et grain à moudre de la comédie. ■

L'AVENTURA
France, 2025
Réalisation, montage **Sophie Letourneur**
Scénario **Sophie Letourneur, Laetitia Goffi**
Image **Jonathan Ricquebourg**
Son **Charlotte Comte, Carole Verner, Laure Arto**
Interprétation **Sophie Letourneur, Philippe Katerine, Bérénice Vernet, Esteban Melero**
Production **Tourne Films, Atelier de production**
Distribution **Arizona Distribution**
Durée **1h40**
Sortie **2 juillet**

marie claire

cinéma

Sophie Letourneur, dans le rôle de Sophie.

LE FILM DU MOIS

L'Aventura

Dans cette suite de *Voyages en Italie*, avec Philippe Katerine, la réalisatrice Sophie Letourneur, très inspirée, étrille le couple et la vie de famille dans une comédie loufoque sur des vacances ratées.

Par **Emily BARNETT**

Voyages en Italie, *L'Aventura*... en deux films, Sophie Letourneur (six longs-métrages au compteur) s'est fait une spécialité : piquer dans la réserve des grands titres de la cinéphilie italienne (Rossellini, Antonioni) pour les arranger à sa sauce. Manière fort malicieuse de détourner un cinéma endémiquement patriarcal, mais aussi d'annoncer un programme d'emblée parodique, qui refuse de se poser comme du « grand cinéma ». En effet, non contente d'avoir déjà bien bousculé le cadre de la fiction documentaire (dans *Les Coquillettes* ou *La Vie au ranch*, qui saisissaient avec une fièvre gourmande la vie de Parisiennes trentenaires un peu paumées), elle accentue son trait joyeusement brouillon pour dépeindre un couple et ses deux enfants en plein burn-out estival. Qu'est-ce que l'été nous fait ? Est-il sain de partir en vacances en famille ? Et cette autre question en embuscade, passionnante : avec quelle matière fait-on du cinéma ? Existe-t-il des sujets nobles et d'autres indignes d'être filmés ?

POUR LA RÉALISATRICE, LA MATIÈRE TRIVIALE DE NOS VIES EST À ÉLEVER AU RANG D'ART. Ce ne sera peut-être pas de l'avis de certain·es spectateur·ices, qui ne comprendront pas pourquoi filmer pendant deux heures le périple cahotant d'une famille, avec peu d'effets de scénario et de montage, doit être pris très au sérieux. Et pourtant, *L'Aventura* se pose bien comme l'une des fictions les plus novatrices du cinéma français actuel. Suivre Sophie Letourneur en mère débordée et Philippe Katerine en père fantasque offre une expérience ébouriffante et drôle, déjouant tous les pièges attendus du film de vacances au profit d'un constat résolument déprimant sur le couple : la fin de l'amour, du sexe et des conversations d'adulte élaborées, tout est vampirisé par les enfants. Dans *L'Aventura*, le couple en soi n'existe plus : il s'est dissous dans un lien de coparentalité obligé de débattre couches et caca quand il ne doit pas gérer une crise d'ado. La Sardaigne, dont on est censé visiter les beautés, n'est plus qu'un décor au désordre organique du quotidien, aux tracas domestiques de cette petite famille foutraque et attachante – nous renvoyant un miroir de nous-mêmes. Reste le pouvoir des mots et des images : presque tout le film est un flash-back, raconté par les personnages qui se remémorent leur périple, ajoutant du chaos (les défaillances de la mémoire) au chaos (les vacances ratées). Et c'est évidemment de là que naît un sens possible à tout ce non-sens de nos vies plus ou moins ensoleillées.

De Sophie Letourneur, avec Philippe Katerine, Sophie Letourneur, Bérénice Vernet... En salle de 2 juillet.

ARIZONA DISTRIBUTION.